

# Korczak et le roi Mathias I<sup>er</sup>

par Paul Lidsky

Enfin l'œuvre et la personnalité de Janusz Korczak (pseudonyme de Henryk Goldszmit), très connues à l'étranger mais presque ignorées en France, vont pouvoir être appréciées grâce à la sortie récente de deux livres : *L'adieu aux enfants*, d'Alain Buhler, qui retrace avec sensibilité la vie de l'auteur (Olivier Orban, éditeur) ; *Le roi Mathias I<sup>er</sup>* \* (Gallimard, folio junior, deux volumes), livre pour les enfants, écrit par Korczak en 1928. L'un éclaire l'autre, les deux ouvrages s'interpénètrent. Rarement une œuvre a été à ce point le fruit de la personnalité, de la vie et des expériences d'un auteur.

L'ouvrage de Buhler nous restitue la vie de cet admirable pédagogue polonais (1878-1942) qui tout au long de son existence s'est consacré aux enfants et surtout aux plus défavorisés : enfants pauvres et orphelins, pour lesquels il a créé la Maison de l'Orphelin à Varsovie, petite république autonome qui a fonctionné jusqu'en 1942. En dehors de ce pensionnat qui lui prenait beaucoup de temps, Korczak a écrit de nombreux ouvrages pédagogiques et littéraires sur l'enfant, suscité la création d'un hebdomadaire écrit par les enfants et pour les enfants, *La Petite Gazette*, et parlé chaque semaine à la radio dans une émission très populaire, *Les causeries du vieux docteur*. Korczak accompagnera ses deux cents orphelins en déportation à Tréblinka en 1942. Le livre nous montre bien la richesse, la complexité et même les ambiguïtés de la personnalité de Korczak qu'on retrouve d'ailleurs dans son œuvre, *Le roi Mathias I<sup>er</sup>*.

Ce livre, qui a cinquante ans, semble écrit postérieurement à 1968 tellement il recoupe les préoccupations actuelles sur l'autonomie infantine, la libération des filles, l'intérêt pour les questions institutionnelles (même si on peut relever par ailleurs quelques aspects très datés : les colonies de vacances, la vision des pays d'Afrique, etc.).

Korczak nous raconte l'histoire d'un jeune garçon qui monte sur le trône après la mort de son père et qui, orphelin, doit s'imposer à ses ministres d'abord, qui veulent le

cantonner dans un rôle infantile et purement décoratif, puis aux rois des pays voisins, à travers une guerre difficile. Victorieux, il entreprend de nombreuses réformes qui doivent permettre aux enfants de prendre en main leur destinée : un parlement des enfants, un journal écrit par les enfants, etc. Ces initiatives provoquent une désorganisation économique et sociale, un débordement dont profitent les rois voisins pour vaincre Mathias, le destituer et l'envoyer en exil dans une île déserte.

En 1972, j'avais fait de ce roman une analyse dans la foulée de 1968\* montrant d'abord les aspects novateurs et originaux : saisie de la situation de l'enfant comme une condition sociale ; les enfants sont presque une classe sociale qui vit dans une société où toutes les règles sont faites par et pour les adultes. Le fait que Mathias, qui est roi, soit méprisé révèle *a fortiori* la situation des autres enfants. Korczak critique de façon très actuelle l'institution scolaire coupée de la vie et infantilisante et montre que l'enfant, pour faire l'apprentissage de la vraie vie, doit procéder par coup de force et rupture comme Mathias.

J'avais aussi, à l'époque, montré les limites de la révolution infantine vue par Korczak. Aujourd'hui, ces limites m'apparaissent au contraire comme des qualités. A l'encontre de certains courants actuels qui ont tendance à peindre de façon démagogique et manichéenne les rapports adultes-enfants, Korczak a l'art de la nuance et de la complexité des choses. Son monde est le contraire d'une utopie, d'une société idéale figée ; il évolue constamment, parcouru par des forces antagonistes. Mathias évolue au contact de l'expérience mais les adultes aussi évoluent au contact de Mathias. L'échec de Mathias montre que la solution n'est pas dans un renversement des rôles, les enfants prenant la place des adultes mais bien dans le respect mutuel, dans l'écoute de l'autre et, pour Korczak, si l'enfant est digne de respect, d'attention et d'amour, il a néanmoins besoin de l'expérience et de l'appui des adultes.

\* La première édition française avait paru chez Jérôme Martineau, en 1967.

\* *Bulletin d'analyses*, n° 29.

Pour Korczak, les contradictions passent d'ailleurs à travers les frontières adultes-enfants (c'est le plus jeune roi étranger qui en veut le plus à Mathias) et les enfants doivent se gagner les appuis des adultes qui ont su garder leur esprit jeune et qui savent aimer les enfants. Mais pour Korczak rien n'est acquis. Il refuse le happy end récupérateur. Les forces du passé sont encore hégémoniques et, pour aller de l'avant, il faut refuser les simplifications hâtives, et regarder le monde dans toute sa complexité. Message bien actuel encore.

Aussi riche que soit ce livre par les problèmes qu'il soulève et les questions qu'il pose, il n'est ni lourd ni didactique. Korczak, par un style plein d'humour et de tendresse, par un art du détail qui concrétise admirablement une question difficile, a su parler aux enfants sans les ennuyer de tous les grands problèmes de leur vie.

Les dessins de Claude Lapointe sont de qualité et soulignent l'aspect satirique et humoristique de l'œuvre de Korczak. Il faut espérer maintenant que Folio junior publiera la suite des aventures : *Mathias dans l'île déserte*, où l'on voit Mathias s'enfuir de cette

île, et faire la découverte de la société (l'école, le travail) non plus en tant que roi mais cette fois en simple enfant.

## à Clamart

### quand les enfants s'animent tout seuls

Nous avons eu des échos de la manière dont sont ressenties les « chroniques » de la bibliothèque : en mettant l'accent sur ce qui s'y fait de positif, elles laissent oublier les « bruits de fond » et risquent de fausser les perspectives, prêtant à croire à une situation idyllique que les autres bibliothèques ne connaissent pas — ni nous non plus !

Selon le jour ou même selon le moment de la journée où l'on visite la bibliothèque, on peut avoir une impression très différente. Le même mercredi, des visiteurs s'émerveillent, en début d'après-midi, du calme et de l'impression d'activité ordonnée que donnent les enfants ; un peu plus tard, une mère exaspérée demande : « Est-ce qu'il y a quelquefois des jours ou des moments plus calmes, que je puisse venir à ces moments-là avec mes enfants ? »

Sur le journal de bord de la bibliothèque il est périodiquement question d'enfants qu'il a fallu « vider », et bien entendu, on relève fréquemment les mêmes noms : enfants qui tournent en rond, qui vous crachent à la figure, qui refusent de sortir et donc qu'il faut faire sortir « manu militari », qui jettent des pétards ou inondent les w.-c., qui déchirent des fiches, volent les livres, cassent la porte ou la fenêtre — j'en passe... Il est difficile de dire si la situation a empiré : on a tendance à idéaliser rétrospectivement le passé, même proche. La tendance semble être à une insolence de plus en plus précoce, mais il est évident que l'on vient plus facilement à bout de petits de sept ans, si agités soient-ils — même s'ils n'ont pas encore compris ou admis qu'on ne vient pas à la bibliothèque pour faire des glissades ou jouer à cache-cache, et s'ils vous filent entre les doigts comme des anguilles en vous lançant à la figure l'argument qu'ils croient irréfutable : « Tu ne peux pas me mettre dehors : je suis avec le centre aéré », ou « Maman m'a dit de rester jusqu'à 6 h ! » — que d'un raid de grands malabars de quatorze ans et plus.

Pour certains des enfants, nous avons conscience d'un échec irrattrapable en ce qui nous concerne, puisque après des années

